

Le Nzoïa près de Seremba (voy. p. 354). — Dessin de Y. Pranshnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

AU PAYS DES MASSAI

(AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. THOMSON¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI (suite).

Koua-Soundou. — Les Oua-Kavirondo. — L'habit ne fait pas la moralité. — Séquestrés. — Le Nyanza. — Justice expéditive.

Le 3 décembre, nous arrivons à Koua-Soundou. Sous le gouvernement du père du présent souverain, cette ville était importante et très peuplée; depuis sa mort, elle est déchuë considérablement, et ses murs renferment moins de huttes que de pâturages et de champs de matamma.

Koua-Soundou est assise sur une hauteur qui domine le Nzoïa. Cette superbe rivière porte au lac Nyanza toutes les eaux du plateau et celles qui descendent de l'Elgon et du Chibcharagnani.

Le Kavirondo est loin d'occuper la place qu'on

lui assignait jusqu'à présent, c'est-à-dire la partie moyenne de la rive orientale du Nyanza. Il se trouve à l'angle nord-est du lac, et s'étend sur une centaine de kilomètres, coupé au milieu par l'équateur. Koua-Soundou n'est pas aussi rapproché du lac que l'indiquent certaines cartes; car, monté sur une haute colline, je ne voyais jusqu'à l'horizon qu'une vaste étendue d'ondulations cultivées: de lac, nul indice.

Je pus constater que les Oua-Kavirondo qui, au premier abord, semblent être une race homogène, ayant mêmes mœurs et mêmes coutumes, parlent cependant deux langues absolument différentes. Les habitants des régions riveraines du lac que nous nommerons le

1. Suite. — Voy. pages 289, 305, 321 et 337.

Bas-Kavirondo se servent d'un idiome rappelant ceux des tribus du Nil, tandis que dans le haut pays on fait usage d'un dialecte bantou, si proche voisin du ki-souahéli, que mes gens le comprenaient sans difficulté. Les coutumes, les croyances religieuses de ces peuplades diffèrent à peine de celles qu'on regarde comme caractéristiques des nègres de l'Est Africain.

J'eus l'occasion d'assister aux funérailles d'un enfant. Un matin, près de ma tente, un petit garçon mourut. Pendant de longues heures le père et la mère poussèrent une plainte continue, interrompue de temps à autre par des hurlements ou des cris aigus. Les amis, les passants y ajoutaient leur voix, et exprimaient leur sympathie par une danse funèbre. Dans l'après-midi on creusa une fosse devant la porte même de la hutte, sous les larmiers; puis le pauvre mignon fut porté dehors, et chacun vint le regarder pour la dernière fois. Tous sanglotaient, tous se pâmaient quand le père le saisit avec une énergie convulsive et le déposa dans sa tombe; la mère se jeta sur le sol, se roulant dans les angoisses du désespoir. Le père, à peine moins affecté, et gémissant tristement, fut interrompu soudain par les reproches indignés de quelques barbes grises: il avait couché le corps dans une position néfaste! Il répond qu'il a suivi la bonne coutume, et les cris de douleur font place à une violente querelle sur le point en litige: faut-il que la face du mort soit, ou non, tournée vers la case? A la fin il reconnaît son tort, retourne le petit cadavre, et les lamentations reprennent de plus belle. On met une feuille d'arbre au-dessous du lobe de l'oreille, une autre sur l'ourlet supérieur; dans sa main une touffe d'herbe; puis les hurlements grandissent et deviennent une tempête, pendant que le père et la mère font pleuvoir, avec une activité frénétique, les mottes de terre sur le pauvre petit corps nu. Puis un long mugissement d'adieu, puis une danse, et les assistants se séparent jusqu'au lever de la lune, où, leur chagrin entretenu par des libations de *pombé*, ils recommencent leur chorégraphie, ou, pour mieux dire, leurs trémoussements d'épaules, afin d'adoucir la douleur des parents et de consoler l'ombre du défunt.

Le premier qui trépassé dans une hutte neuve est enterré à l'intérieur; le second, en dehors.

Les Oua-Kavirondo, je ne veux point oublier de le dire, justifient éloquentement une assertion que d'aucuns ne sauraient admettre: la moralité n'est point une question de toilette. Nulle tribu de la région n'a de mœurs plus régulières; les femmes y sont des anges de pureté en comparaison des matrones massaï au costume si convenable pourtant et parmi lesquelles le vice règne et gouverne.

A Koua-Soundou les vivres sont à très bas prix et semblent inépuisables: un fil de perles me donnait de la farine pour quatre hommes, ou bien des patates douces pour huit; un mouton vaut quinze fils; une chèvre, vingt. Le poisson du Nzoïa variait notre menu.

Mais j'étais trop impatient de voir le lac pour goût-

ter ce bien-être. Aussi, ne m'attardant qu'une couple de jours à Koua-Soundou, je partis avec cinquante hommes, laissant les autres sous les ordres de Makatoubou. La contrée qu'il nous restait à traverser passait pour fort dangereuse; Mansimba le savait si bien qu'il s'arrangea pour être introuvable au moment du départ. Nous franchissons le Nzoïa par un gué long de cent mètres et profond de trois pieds; les eaux courent sur le lit rocheux avec une impétuosité terrible.

Nous dirigeant vers l'ouest, nous approchions d'un village, quand soudain le cri de guerre vint nous faire tressaillir. La contrée tout entière emblait donner naissance à des multitudes d'hommes armés. Des centaines d'indigènes nous environnèrent bientôt: je les rassurai, sans trop de peine; mais, pendant plusieurs heures encore, nous vîmes accourir de nombreuses troupes, prêtes à se précipiter sur l'ennemi. Certes je ne m'étonne plus que les caravanes aient été si souvent arrêtées dans un pays où en un clin d'œil on peut ainsi réunir plusieurs milliers de guerriers. En revanche, il n'y a pas d'arbres dans cette région; c'est à peine si chaque hameau en possède quelques-uns; aussi le besoin d'ombre et de combustible s'y fait-il vivement sentir.

Je m'étonnais de plus en plus de constater l'extrême densité de la population dans ce pays, et je m'en inquiétais à mesure que je voyais ces indigènes se montrer plus insolents et faire mine de nous barrer la route. La colère m'envahissait peu à peu tandis que je redoutais de les voir s'opposer à mes desseins, et je me jurais de marcher en dépit de tous les obstacles. Nous pûmes heureusement atteindre, sans incidents bien sérieux, le village de Seremba, où sont établies de nombreuses fonderies alimentées par du minerai provenant d'une chaîne de montagnes située plus au nord; on le prépare dans des fourneaux à ciel ouvert, où se trouve au-dessus le charbon amoncelé contre une muraille basse; au fond, un trou et un canal par où s'écoulent les scories. Le courant d'air est assuré par un double soufflet, qu'un homme manœuvre debout et avec une dextérité surprenante. Toute une journée de travail est nécessaire pour produire une masse pesant de sept à huit kilogrammes. Dès qu'on la croit en état, on la retourne, et, aussi promptement que possible, on la coupe au moyen de haches maniées avec une vigueur herculéenne. Ce fer est de première qualité. Les Oua-Kavirondo, ceux du Samia surtout, savent en tirer un excellent parti. Ils le martèlent admirablement, non pas en fil rond, comme le senengé de la côte, mais en tiges tétragones, d'un doux éclat argenté. Les élégants du pays les portent autour du cou, du bras, des jambes, à la façon des femmes massaï; seulement on ne le dévide pas en spires continues; il est disposé en anneaux distincts, qu'on rive ensuite les uns aux autres. Leurs armes et leurs outils sont en usage dans tout le Kavirondo. Je regardai leurs marteaux avec le plus vif intérêt: des pierres pour les travaux plus grossiers; puis, une fois la première façon donnée, à une bêche

par exemple, ils prennent une sorte de lourde flèche et frappent avec le rebord de la pointe; pour le fil carré, ils tapent avec l'extrémité d'un cylindre, en fer, comme l'outil précédent.

A l'heure que j'avais fixée pour le départ, le village entier s'assemble : « Pourquoi traversais-je leur pays sans leur congé avec mon cri de Nyanza ! Nyanza ! Que voulais-je à ce lac ? Sans doute y accomplir quelque œuvre d'outchaoui (magie noire) ! » Ces braves gens avaient la prétention de nous mettre sous séquestre. Je descendis sur les rives du Nzoïa, chasser les hippopotames, pour faire diversion à ma colère ; en mon

absence, le chef fit poster des sentinelles à toutes les portes du village. Le lendemain il fallut enlever le passage de vive force pour pouvoir en sortir.

Une demi-heure après, nous arrivions au sommet d'une chaîne de petites collines : j'étais enfin au terme de mon pèlerinage ! Une baie du grand lac étincelle au soleil, entourée de plages basses, close au sud par plusieurs îles, et mollement voilée par la brume. Après une heure de marche ou plutôt de course fiévreuse, j'étais sur la plage du Victoria Nyanza, je me désaltérais à ses eaux pendant que les hommes y entraient jusqu'au genou, tirant des coups de fusil, sautant, gambadant,



Le Nyanza vu de Massala. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

s'éclaboussant comme des insensés. Le premier débordement de leur enthousiasme calmé, ils accoururent se grouper autour de moi, et ces braves camarades, me voyant maintenant au but de tous mes efforts, me serrèrent la main avec une joie si franche, une cordialité si parfaite, que les larmes me vinrent aux yeux.

Tout près de là se trouvait le village de Massala, le second chef du Samia, le district où nous nous trouvions actuellement ; nous y allâmes camper. Je pus alors me reposer de mes travaux avec la conscience d'avoir accompli ma grande œuvre ; désormais c'était dans la patrie que je devais chercher le phare qui allait guider mes pas. Le lendemain, pour n'être pas

en reste de bonne grâce avec mes hôtes, j'organise des danses. Martin essaye d'initier les jeunes filles aux charmes mystérieux de la valse, et moi je leur enseigne les évolutions fantastiques et rapides d'une gigue écossaise. Cet accès de bonne humeur avait si bien convaincu de ma bonhomie les habitants, qu'ils n'hésitèrent pas, la nuit même, à me dérober toute ma batterie de cuisine. Me passer de vaisselle, de couverts, était un sacrifice au-dessus de mes forces. Je fis preuve d'énergie. Mes hommes rassemblés autour de moi, armés de leurs fusils, je fais poster des sentinelles à toutes les issues. Puis, leur ordonnant de saisir des brandons enflammés, je déclare que je vais mettre le

feu au village si tous les objets volés ne me sont pas rendus. Il y avait bien dans la bourgade quatre cents hommes en état de porter les armes : mon audacieux coup de force leur fit perdre la tête. Toute la population étant plus ou moins complice du larcin, Massala, le grand chef, le premier, se mit en quête des objets dérobés, et le soleil se montrait à peine au-dessus de l'horizon, que j'avais déjà récupéré presque tout.

Chose curieuse, cette aventure me plaça très haut dans l'estime des naturels, et dans l'après-midi nous étions en si bons termes, qu'ils m'accordèrent gracieusement la permission de les photographier. Les jeunes filles sont grandes et bien découpées, sans avoir les hanches très développées.

Nous n'étions plus qu'à soixante-quinze kilomètres du Nil; mais j'avais la fièvre; ma pacotille était déplorablement réduite; nous nous trouvions maintenant sur les frontières occidentales du Kavirondo, et les tribus limitrophes étaient en guerre avec les habitants du pays. Cettefois, comme tant d'autres, je compris que prudence est mère de sûreté, et je me décidai à reprendre la route de la côte.

XII

AU LAC BARINGO PAR L'ELGON.

Terrassant la fièvre. — Première journée de retraite. — L'Elgon et ses caves. — Dans les bras de la mort. — Les Oua-Souk. — Le lac Baringo.

La réception qu'on nous avait faite sur la route du Nyanza ne m'encourageait guère à retourner par Seremba, et je préférai couper à travers la chaîne voisine. Cette contrée, jadis peuplée, mais souvent visitée par les guerriers de Mtésa¹, dans leurs fréquentes incursions sur la côte du Samia, est aujourd'hui déserte.

Le 15 décembre nous nous dirigeons au nord vers Mzemba, la ville d'Ouchem, le principal chef du Samia.

Le 14 je gisais sur ma couchette, en proie à un accès de fièvre paludéenne et me sentant près de délirer. Il me restait pourtant assez de mémoire pour me rappeler qu'il n'est remède plus efficace que de « faire marcher sa fièvre ». Donc le lendemain je fis sans broncher une étape de six heures.

1. Voy. les tables du *Tour du Monde*.

Vers midi nous entrions dans une sombre forêt au milieu de laquelle coulait un ruisseau. En choisissant un terrain pour le bivouac, je faillis tomber sur un python, que tuèrent mes gens; il mesurait trois mètres soixante-cinq centimètres de long et trente-sept centimètres de « tour de taille » : c'est le *tchato* des Oua-Souahéli. Une fois sous ma tente, je m'affaissai comme une machine montée pour faire un certain nombre de tours et qui s'arrête lorsque le ressort est détendu.

La marche suivante fut très pénible, vu le nombre de ruisseaux marécageux qu'il fallut traverser : le Sio les draine tous.

Le village où nous passâmes la nuit est noté dans mon carnet, pour son excessive propreté d'abord, ensuite parce que nous y vîmes certaine demoiselle, en costume d'Ève, qui avait bien sept pieds de haut (deux mètres cent trente-cinq millimètres). Un de mes hommes, dont la taille mesure six pieds trois pouces (un mètre neuf cent cinq millimètres), semblait un nain à côté d'elle.

Le lendemain nous repassions le Nzoïa, et arrivions à Koua-Soundou dans la matinée. Makatoubou et ses gens étaient en parfaite santé; ils avaient acheté quantité de vivres pour notre voyage à travers le désert.

Le 24 décembre, un peu remis de ma fièvre, j'entreprends la première étape de notre marche de retraite. En sus de sa charge, composée principalement de grains, cha-

que homme portait pour douze jours de vivres. Nous en avons, en somme, à peu près pour un mois.

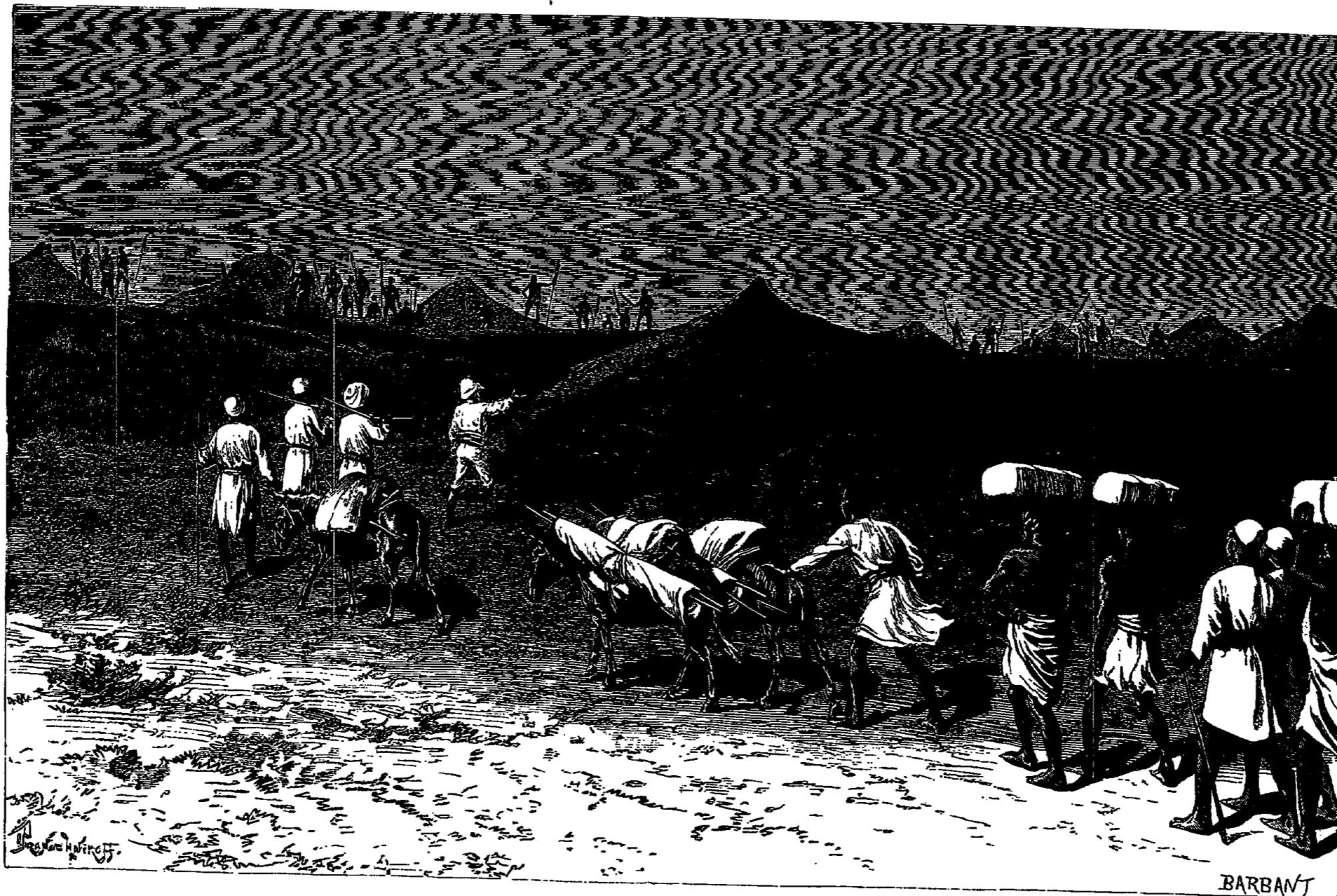
Je désirais vivement visiter les cavernes de l'Elgon et faire connaissance avec leurs habitants, et nous primes la route du nord. Il fallut pour cela gagner l'autre rive du Nzoïa. Le passage nous prit deux heures, mais s'accomplit sans accident.

Nous marchâmes d'abord au nord, puis à l'est, au milieu d'une contrée absolument déserte, une vraie « terre sans maître » (*No man's land*).

Le 26 nous arrivions aux frontières de Massaoua; il y avait guerre entre les habitants et leurs voisins de l'Elgon, et personne ne voulut me servir de guide. La semaine même qui suivit notre départ de cette portion merveilleusement peuplée du district, les Massaï y firent une descente et razièrent tout le bétail.



Filles du chef de Massala. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.



Murs et portes de Massala (roy. p. 355). — Dessin de Y. Pranshnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Le lendemain, la caravane se remit en marche; nous n'avions que notre bonne étoile pour nous conduire à travers les dédales de la forêt, où viennent mourir les pentes inférieures de l'Elgon.

A midi passé nous étions au pied de la montagne et campions sur un tributaire du Guaso Lodo. Nul indigène ne paraissait. Après avoir inutilement tiré les trois coups de fusil réglementaires, j'envoyai en éclaireurs Makatoubou et quelques hommes; ils revinrent dire que, autour d'un épaulement du mont et sur l'autre versant d'une petite vallée, on voyait de la fumée sortir d'un trou noir; plusieurs orifices semblables se montraient à la base d'une ligne de falaises. Le lendemain matin, escorté de Sadi et de quelques-uns de mes meilleurs engagés, je me dirigeai vers les cavernes. La montagne, composée de couches énormes de conglomérats alternant avec des nappes de lave, se dresse au milieu des roches métamorphiques qu'on voit affleurer à ses pieds.

Quelques indigènes se montrent à la cime de roches qui nous paraissent inaccessibles; mais nous découvrons un sentier des plus escarpés qui conduit au village. Après de longs pourparlers, les indigènes nous permettent de monter avec eux, et nous nous trouvons bientôt sur une sorte de banquette vis-à-vis d'un énorme trou béant dont l'entrée est défendue par une forte palissade de troncs d'arbres. Cette caverne, longue de trente mètres, large de huit, haute de dix, abrite tout un village. Tout autour de la montagne il s'en trouve un grand nombre d'autres semblables; quelques-unes

s'enfoncent si loin dans les entrailles de la terre, que les naturels n'en ont jamais trouvé le bout. Quant à leur origine, les habitants de ces curieuses excavations n'en ont pas la moindre idée; et cependant un rapide examen a suffi pour me convaincre qu'elles ont été taillées de main d'homme. Dans quel but? Je ne le sais. Peut-être faut-il voir là d'anciennes galeries, percées, il y a un temps immémorial, par un peuple d'une civilisation avancée, pour l'extraction de pierres fines et de métaux précieux.

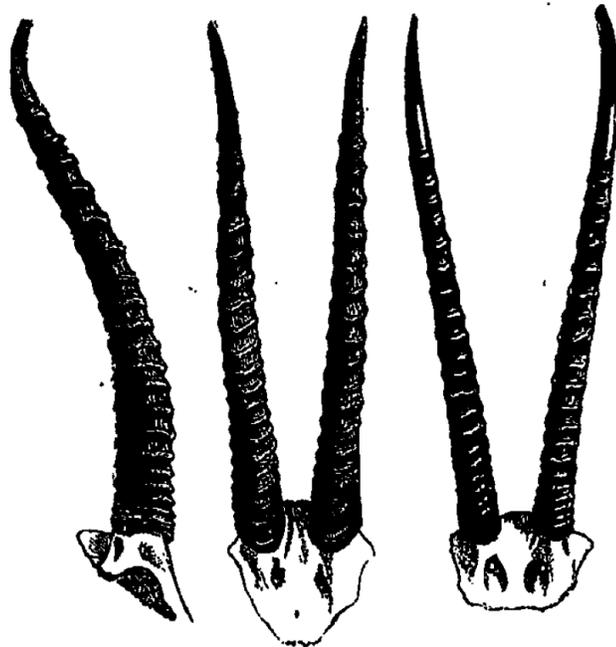
Quoi qu'il en soit, mon éloquence fut impuissante à tirer des indigènes aucun éclaircissement à ce sujet, ni les amener à me procurer un guide pour me conduire à l'Elgueyo. En redescendant, fort désappointé, j'aperçus encore nombre de cavernes creusées dans le conglomérat. L'une d'elles était inoccupée. C'était une très vaste chambre, haute de plus de quatre mètres; j'essayai d'en explorer les profondeurs; mais, au bout

d'une centaine de mètres, je dus revenir sur mes pas: l'obscurité ne me permettait plus d'y rien distinguer. Les abords de cette caverne étaient assez difficiles, et près de l'ouverture une cascade pittoresque y faisait couler de l'eau en abondance. La mauvaise volonté des habitants de l'Elgon nous mettait dans l'obligation de traverser sans guide ni boussole, et sans autres indications que de très vagues renseignements, une vaste contrée que ne sillonne aucun sentier. Pendant notre première étape nous suivîmes la base de la montagne, où les ouvertures des cavernes se montraient nombreuses. La caravane dut franchir quatre torrents profonds, dont une végétation touffue rendait les abords difficiles, avant d'arriver au campement, où un commencement d'incendie, rapidement éteint d'ailleurs, nous causa une vive alarme.

Je voulus célébrer le dernier jour de l'année 1883, qui m'avait été jusque-là si favorable, en offrant à ma

troupe une pièce de gibier. Suivi de Brahim; je m'es-crimai pendant trois heures dans les hautes herbes avant de distinguer un couple de buffles paissant à quelque distance. Nous nous glissons à une cinquantaine de mètres. Je tire, et atteins l'un d'entre eux au côté gauche, pas au cœur malheureusement, car l'animal décampe à grands pas; je me faufile à sa suite, le serrant toujours de plus près. Une nouvelle balle de mon express lui traversa l'épaule, mais, grâce à la ténacité de vie si caractéristique de cette espèce, il continuait à marcher. Je visai encore, la tête cette fois. Mon troisième projec-

tile toucha le cerveau, car, après s'être débattu convulsivement pendant quelques secondes, le buffle se coucha, évidemment pour mourir. Mais j'eus l'inexcusable imprudence de troubler ses derniers abois. Impatient de prendre possession de ma conquête, je m'avance, l'air dégagé, la carabine sous le bras. Brahim, plus avisé, m'avertissait de tirer au large. Vraiment, si je n'eusse eu un instant de folie — les gens les mieux portants ont leurs accès de fièvre — je n'aurais point oublié là-bas un fait connu de tous: tant qu'il reste un souffle de vie à ces brutes, il leur reste aussi la volonté de se venger et la force de vous jouer quelque mauvais tour. Le buffle ne pouvait nous voir; il tenait encore la tête haute et fière, mais tournée d'un autre côté. Sans prêter attention aux signes de Brahim, je marche sur la bête pour lui donner le coup de grâce à bout portant. J'étais à moins de six mètres, et cependant elle ne m'apercevait point; je



Gazella Thomsoni. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

me glissais sans bruit dans les herbes. Un ou deux pas : je frôle quelques feuilles sèches ; le buffle tourne la tête ; le beuglement féroce qui soudain me glace le sang dans les veines me fait comprendre en un clin d'œil que l'ennemi va fondre sur moi : il se dresse sur ses jarrets. Absolument saisi par la surprise, sans pensée, sans pouvoir de réflexion, et poussé seulement par l'instinct, je fais un demi-tour et commence à battre en retraite. Si ma mémoire est fidèle, je ne sentais aucune frayeur : il me semble me rappeler même que je courais fort à loisir, plutôt comme par divertissement, divertissement toutefois qui ne devait pas longtemps durer. Brahim, il m'en souvient, fendait les airs à toute vitesse... Puis un bruit derrière moi, comme d'un écrasement de branches ; quelque chose me touche à la cuisse, et je me sens lancé dans les airs ainsi qu'une fusée.

Puis je me rappelle m'être trouvé par terre contusionné, étourdi, avec la sensation indéfinie de quelque chose d'inaccoutumé, avec la vague idée qu'il me fallait prendre garde : à quoi ? Je ne le savais plus ; lentement et péniblement je rouvre les yeux : voici la bête colossale à moins de trois mètres : elle surveille sa victime, mais semble dédaigner de charger un ennemi sans mouvement.

J'étais étendu dans les herbes, la tête tournée vers le buffle. Chose étrange ! en ce moment, et pour ainsi dire dans les bras

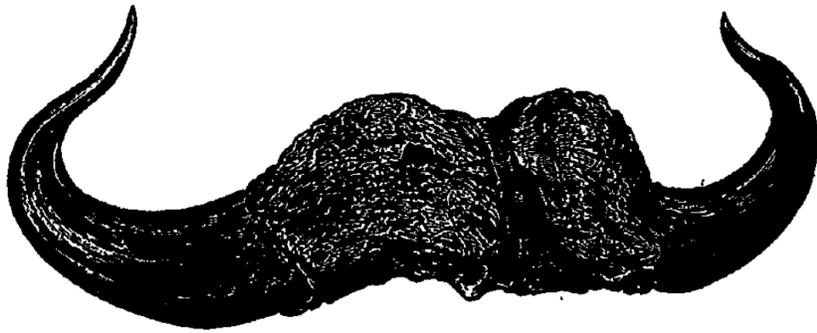
même de la mort, je n'éprouvais pas la moindre angoisse ; seulement une idée jaillit à travers mon cerveau comme une décharge électrique : « S'il se jette encore sur moi, je suis un homme mort ! » On eût dit que le buffle lisait dans ma pensée. Voyant quelques signes de vie dans un corps immobile jusque-là, il fit entendre un ébrouement formidable et se ramassa sur lui-même pour se ruer contre moi. Brisé, paralysé comme je l'étais, je ne pouvais songer à défendre ma vie : je cachai ma figure dans l'herbe, espérant vaguement que de cette façon elle ne serait pas mise en capilotade. Tout d'un coup, la détonation d'une carabine ébranle la forêt. Je relève la tête : à ma joyeuse surprise le buffle me présentait maintenant la queue. Profitant instinctivement de ce répit momentané, et rassemblant mes forces avec une énergie désespérée, je parviens à me traîner un peu plus loin. Ma main, par hasard posée sur ma cuisse, perçoit quelque chose d'humide et de chaud ; une exploration plus précise permet à mes doigts de pénétrer dans un trou profond. Puis j'entends une volée de coups de fusil, et le taureau tombe, bien mort cette fois.

Alors une sensation de calme, comme s'il m'était

permis enfin de trépasser en paix, s'empare de moi : mes yeux se voilent, je vais m'évanouir. Mais l'idée me poursuit que mon sang coule toujours, et, par des efforts presque surhumains, je réussis à baisser mon pantalon et à bander étroitement de mon mouchoir la profonde blessure ; puis je souris à Martin pour le rassurer, et me laisse doucement aller dans ses bras. Un moment après, je reprends mes esprits, ce qui relève merveilleusement ceux de mes camarades ; l'hémorragie a beaucoup diminué ; ils retirent mes bottes pleines de sang. Pour leur montrer que l'accident n'aura point de portée, j'essaye de marcher un peu ; tout danse, tout tourne, et je m'étends de nouveau sur le sol. Plus tard on m'apprit que j'avais été lancé vers le ciel de la façon la plus correcte possible ; mon chapeau tombant d'un côté, ma carabine de l'autre, comme si, voltigeant dans les airs, je faisais pleuvoir des cadeaux sur les bancs de quelque hippodrome. J'avais dû m'abattre sur le côté, car j'étais sérieusement contusionné à l'une des joues et sur un des côtés de la poitrine ; les premiers jours, je croyais même avoir une ou deux côtes rompues ; il n'en fut rien, par bon-

heur. Et je ne me souviens nullement de ce voyage dans l'espace ni de la chute qui suivit.

Ma plaie était peu douloureuse. La corne avait pénétré de quinze centimètres dans les chairs, rasant l'os et venant ensuite effleurer l'épiderme au-dessus.



Cornes de mon buffle. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

La blessure ressemblait plutôt à une section des tissus qu'à une déchirure ; avec mon excellente constitution, je pouvais espérer la voir guérir.

Ainsi finit l'année 1883, et en souvenir de ce jour je présente au lecteur le portrait de ces cornes, massives et superbes ; la courbe en est d'une grâce exquisite ; d'une extrémité à l'autre elles mesurent, en ligne droite, près d'un mètre douze centimètres. Je lui présente également celles d'une gazelle à laquelle j'ai donné mon nom.

Tous mes membres étaient perclus de douleurs ; il m'était impossible de me remuer sans aide ; on dut même me faire manger. Mais ce n'était pas le moment de me laisser dorloter : il fallait, à tout prix, franchir les immenses solitudes où nous nous trouvions engagés. Martin me construisit une sorte de litière, et pour la première fois de ma vie je me soumis à l'humiliation d'être charroyé comme un ballot. Mes gens se disputaient l'honneur de me porter. Quel changement avait transformé ce rebut de la population de Zanzibar, depuis le temps où il ne formait qu'un vil troupeau d'esclaves dont on n'aurait pu venir à bout sans l'aide du bâton ! C'étaient maintenant « des hom-

mes », « des frères » ; il fallait même modérer l'ardeur avec laquelle ils chargeaient sur leurs épaules la civière de « Nos dollars », sobriquet dont ils m'avaient affublé en souvenir d'un incident fâcheux pour l'honneur du nom anglais, rarement terni jusqu'alors dans l'Est Africain. Au cours d'une précédente exploration, la mort du chef de l'expédition avait entraîné, pour les porteurs, la perte de gages gagnés honorablement par un très rude labeur.

La caravane contourna la base des monts Chibtchagnani, opération rendue très pénible par l'obligation de franchir les nombreux torrents qui s'écoulent vers le Nzoïa. Cependant, grâce à l'immobilité que je gardais, ma blessure se fermait rapidement, sans autre remède que l'eau fraîche : il n'y eut ni suppuration ni inflammation.

Le 7 janvier nous atteignîmes la zone des forêts qui couronnent le rebord du plateau du Guas Nguishou. Je savais déjà qu'il n'existe, pour descendre des falaises de l'Elgueyo, que deux passes, deux échancrures de l'arête, dissimulées par l'impraticable forêt au travers de laquelle j'hésitais à m'aventurer. Un chasseur andorobbo qui avait promis de nous y guider disparut après nous y avoir égarés. Il fallut nous frayer à la hache une trouée sur les traces d'un ancien sentier ; à midi enfin nous étions sur les bords de l'escarpement, et nous commençons à dévaler. A une heure nous campions dans une bananeraie, près d'un ruisseau habillard, et le lendemain je m'arrêtais au bivouac de deux trafiquants que j'avais connus à Mombâz et qui achetaient de l'ivoire dans les environs. Après avoir accordé à ma blessure un repos nécessaire, nous recommençons à descendre la montagne, par un talus presque vertical, puis nous suivons la base de l'escarpement à travers la plus acérée des brousses épineuses, jusqu'au Ouei-ouei. Enfin, nous dirigeant vers le versant occidental du Kamasia, nous atteignons, à la fin de l'étape suivante, notre ancien campement de Kaptè. Impatient de savoir ce qu'était devenu le noyau de ma caravane, je pris les devants, laissant derrière moi Makatoubou et le gros de ma troupe. Une première marche nous fait traverser la montagne ; la seconde nous amène au quartier général, où, sauf la mort d'un de nos porteurs, tout s'était assez bien passé pendant mon absence. Mais, dans

l'intervalle, la chaleur avait tout desséché aux alentours, et les moustiques rendaient le pays presque inhabitable.

J'eus comme distraction la bonne fortune de voir plusieurs membres d'une tribu du nord, les Oua-Souk. Ils vont absolument nus, si j'en excepte un très petit morceau de peau de chevreau brodée de perles que l'un d'eux avait sur la poitrine comme une bavette ; un ornement de laiton plat pendait de leur lèvre inférieure, embarrassant, sans nul doute, et douloureux à porter. Mais leur coiffure est surtout remarquable. Au moyen de quelque procédé, que je ne pus découvrir, ils arrangent leur chevelure en une sorte de sac un peu pointu en arrière ; un long « bigoudi » de corne en fait le tour et se relève sur le sommet du crâne ; une préparation glutineuse colle les cheveux en une masse solide, qui les fait ressembler à un morceau de bois d'ébène brut. L'ouverture de cette façon de cornemuse est en dessous, la main s'y introduit en remontant derrière

le dos ; ils y placent divers petits objets, leur verroterie, etc., etc.

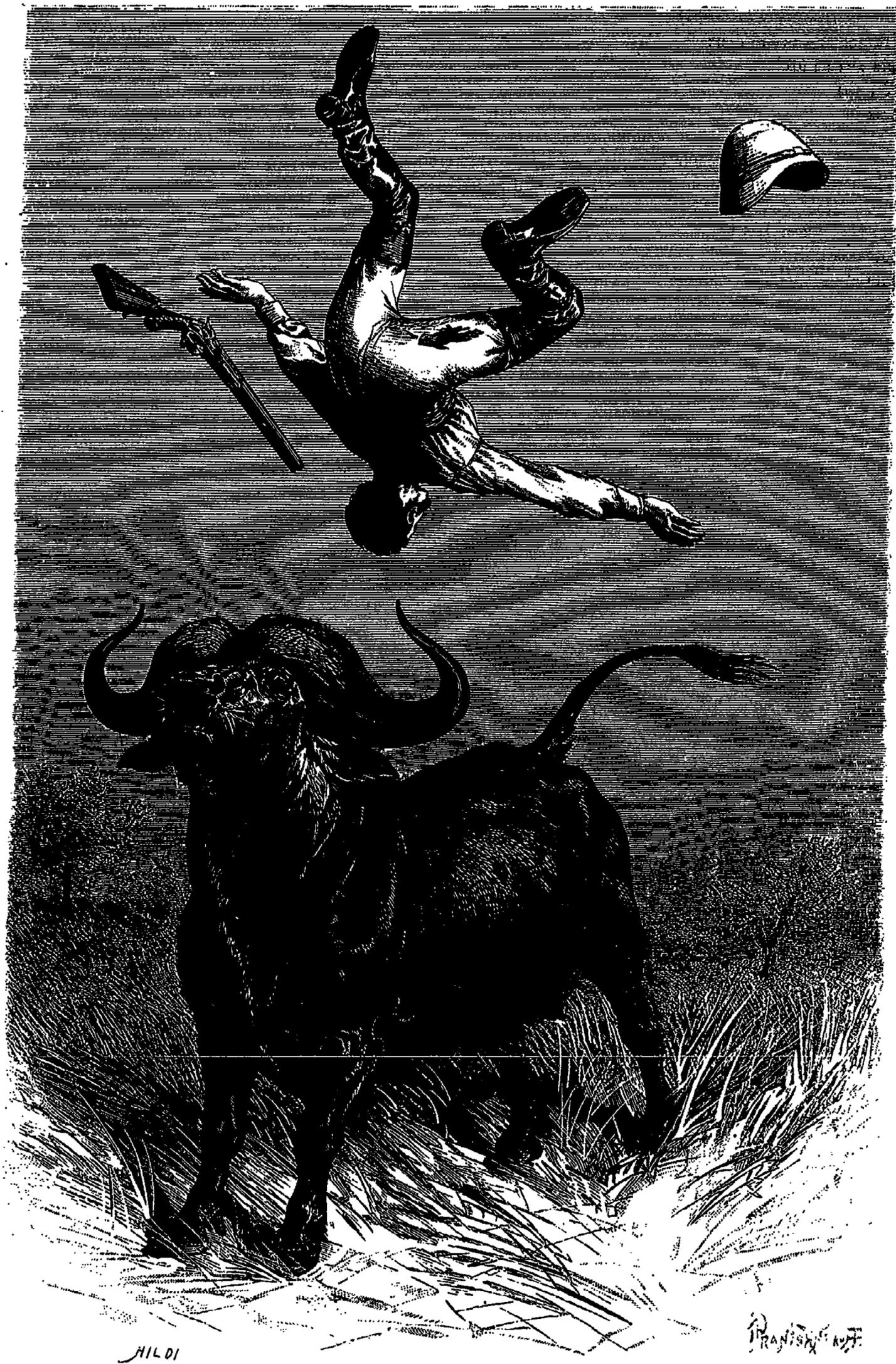
Les Oua-Souk sont, dit-on, fort batailleurs et en remonteraient aux Massaï, chez lesquels ils se permettent de faire de nombreuses incursions ; ils ont même forcé ces guerriers redoutables à se retirer des parties septentrionales du Lykipia. Ils occupent une superbe et



Naturels de Souk. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

pittoresque chaîne de montagnes qui traverse la grande dépression longitudinale à quelque cinquante kilomètres au nord du Baringo, élèvent bétail, moutons et chèvres, et cultivent aussi le sol. Ils ne se construisent pas de huttes, à moins qu'on ne donne ce nom à une grossière enceinte de pierre assez large pour contenir deux personnes ; s'il pleut, ils s'accroupissent dans ces bouges sans toit, s'abritant sous des peaux de bœuf tannées.

Au delà du pays des Souk on trouve l'Engobot, depuis quelques années seulement ouvert au trafic de la côte ; ensuite viennent environ cent trente kilomètres de forêt, inhabitée par les hommes, mais où, dit-on, de nombreuses troupes d'éléphants vivent dans une profonde paix ; leur ivoire pourrit sur le sol, car les gens de la région avoisinante n'ont aucune relation avec les traitants et ne connaissent pas la valeur de ce précieux article : une défense vendue en Angleterre trois ou quatre mille francs coûte là-bas la peine de



Lancé dans les airs (voy. p. 359). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

la ramasser, ou les deux sous de verroterie qu'on octroie aux naturels.

Jumba Kimameta, nous l'apprîmes plus tard, traversa le premier ce pays inconnu et gagna l'Elgoumi, qu'il trouva extraordinairement peuplé; les habitants lui vendaient des ânes pour quelques fils de perles, une chèvre pour un seul, une défense d'éléphant pour deux ou trois, de grandes corbeilles de vivres pour des prix analogues. Les naturels ont des atours de perles tout à fait différents de ceux que vendent les traitants et qui doivent avoir été importés à une période fort ancienne; les femmes mettent un minuscule tablier de peau, les hommes, une étroite ceinture de verroterie. Près du point le plus éloigné qu'atteignit Jumba, on lui parla d'un très vaste lac salé où voguent des bateaux.

Quant au Baringo, sur les bords duquel nous étions revenus, il a trente kilomètres de long sur seize de large. Pendant la saison des pluies il reçoit sept ou huit gros torrents, sans que cette énorme masse de liquide fasse monter son niveau de plus de soixante centimètres : phénomène énigmatique, si l'on n'admet pas l'existence d'un émissaire souterrain. L'eau n'a pas la moindre salure, et nourrit un nombre incalculable de poissons. Kirouan, l'île centrale, est habitée par des Oua-Kouafi, qui cultivent le sol, et possèdent des bœufs, des brebis et des chèvres. Ils vont et viennent dans de jolies nacelles, faites de troncs assemblés d'une légumineuse aussi légère que le liège, suffisantes pour contenir un homme. Mais aucun d'eux ne voulut me passer dans l'île, craignant que ma présence ne suffît pour l'ensorceler.

XIII

NOS CHASSES A BARINGO. — LE RETOUR A LA CÔTE.

Sous les pieds d'un éléphant. — Terrible anxiété. — Ma première conquête d'ivoire. — Chasse au lion... pour rire. — En route pour Naivacha. — Symptômes inquiétants. — En détresse. — Six semaines de lutte contre la mort. — Retour à Rabat.

Makatoubou revint du Kamasia à la fin de janvier, avec beaucoup moins de vivres qu'il n'en eût fallu pour un séjour prolongé au Baringo et le voyage de retour par la terre des Massai. Ma blessure était bien guérie et je ne demandais qu'à repartir; mais comment abandonner les vieux traitants que Jumba avait laissés à Ndjemp? Ils commençaient à être fort inquiets de la longue absence de leur chef; de sinistres rumeurs couraient la contrée; on ne parlait plus que de combats, que de massacres, et je me vis forcé d'attendre encore, malgré l'épuisement de nos pacotilles et provisions.

Donc je me décidai à visiter la région nord du district, et à prendre, si possible, un peu de bon temps à la chasse.

Nous nous dirigeâmes à l'est, vers la base des monts Lykipia, à travers un terrain bouleversé où la marche était des plus pénibles. Le lendemain on signale

un troupeau de buffles, que je jugeai prudent de ne pas attaquer. J'allais montrer le même respect pour un rhinocéros, mais il se permit de nous courir sus, il le paya de sa vie; son camarade, à son tour, reçut une balle dans le cœur; un troisième, traversant notre route, fut salué de la même façon; nous le croyions bien mort, Brahim sauta sur lui, et en un clin d'œil son couteau disparaissait dans la gorge du colosse; mais, juste à l'instant où le sang jaillissait en un torrent vermeil, la bête se releva brusquement et d'un coup de tête se débarrassa de son bourreau; nous nous éparpillons à corps perdus; elle s'assure sur ses jarrets et nous charge, le cou entièrement ouvert; mais sa vie s'écoulait avec son sang, et en quelques minutes ce fut fini. J'aperçus aussi, de loin, une antilope, différente de toutes celles que j'avais vues jusqu'alors, probablement le plus petit des coudous.

Le lendemain je tirai un buffle, dont je faillis recevoir un nouvel et sérieux avertissement: j'étais presque entre les cornes de l'animal, altéré de vengeance, que je regardais encore ailleurs, prenant pour ma victime un autre buffle qui détalait à toutes jambes.

A quelque distance de là, Brahim me signale un éléphant. Enfin j'en tenais donc un! Mais comment l'approcher: ni arbre, ni fourré dans le voisinage du noble animal. Un ravin nous permet de gagner du terrain sans risquer d'être vus; mais il se termine à moins de cinquante mètres de la bête; ici commencent les difficultés réelles. L'éléphant broutait sans se presser, mais de temps à autre il se tournait à demi pour tondre quelque arbrisseau; nous nous aplatissons sur le sol pour nous relever ensuite et nous glisser en avant, prêts à nous dissimuler encore quand il faisait mine d'allonger le cou de notre côté. Mes sensations, toutes piquantes qu'elles étaient, devenaient de moins en moins agréables; je me trouvais sur un terrain découvert à quelques mètres seulement du Goliath des quadrupèdes.

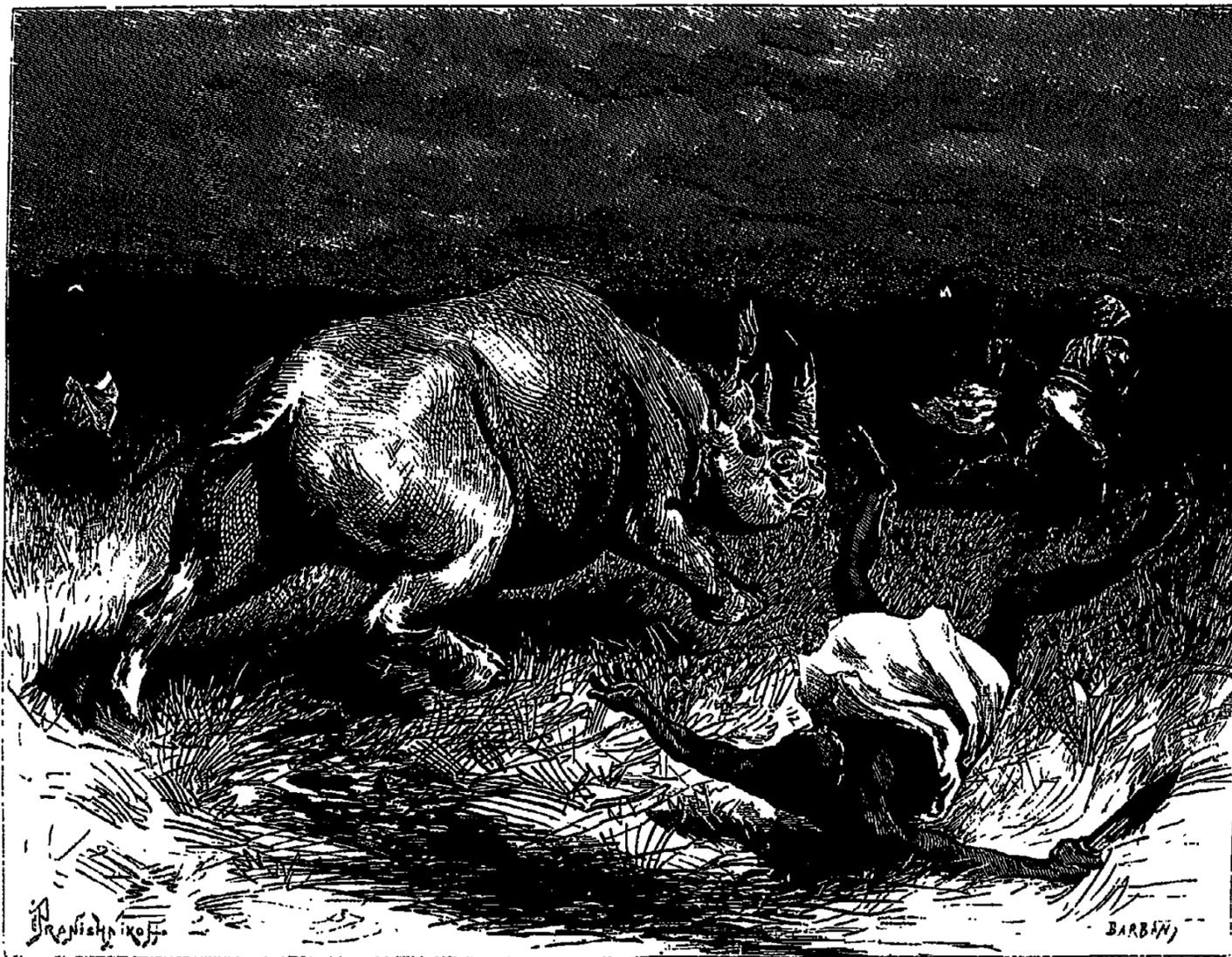
Dix mètres! nous étions à la distance voulue: non sans une certaine trépidation, je pose un genou en terre, je lève mon fusil; enfin la bête fait le mouvement que j'attendais et se présente presque à angle droit. Une balle de mon 8-bore l'atteint, mais un peu diagonalement, car elle manque le cœur. L'animal pousse une sorte de grognement et s'éloigne d'un trot rapide; je lui dépêche le contenu du second canon, puis je saisis ma carabine express, dont je tire les deux coups. Au quatrième l'animal fait entendre un cri éclatant comme celui de la trompette; il vire de bord et s'élançe de notre côté. « Cette fois, c'est pour tout de bon! » me dis-je; pourtant il me reste assez de présence d'esprit pour tomber derrière une touffe d'herbes et, d'une voix tour à tour furieuse et suppliante, intimer à mes compagnons l'ordre de faire de même, car ils se mettaient en devoir de prendre la fuite, ce qui les eût voués à une mort certaine. Brahim avait rechargé mon fusil avec des cartouches, oubliant d'abattre le levier. Rectifiant cette dangereuse

méprise, je me tortille dans une position convenable pour voir quand viendrait le moment.

On s'imaginera plus aisément que je ne puis décrire mon émotion à la vue de ce monstre avançant avec une vitesse terrible, animé du désir de la vengeance. La gorge douloureusement contractée, je comptais tous ses pas. Quoique celui-ci dût être grièvement blessé, il lui restait évidemment assez de force pour nous écraser tous. Il accourait, droit sur notre retraite; il ne pouvait tarder à nous découvrir, et alors!... L'espace qui nous séparait de lui s'amointrissait avec une effroyable rapidité; une transpiration profuse dé-

coulait de mon front et me voilait les yeux, et cependant je devenais plus calme à mesure que s'accroissait le danger.

Une seule chose me préoccupait maintenant : faut-il attendre? L'éléphant approchait toujours. Mes gens me suppliaient de faire feu; je répondis par un coup de pied, leur donnant l'ordre de ne pas bouger. Mon fusil était épaulé; mon regard glissait le long du canon. Dix mètres! à l'instant même où j'allais presser la détente, l'éléphant obliqua un peu de côté : grâce à Dieu, il ne nous avait pas vus; nous étions sauvés! Comme il passait tout près de nous, je me préparais à tirer,



Rhinocéros se débarrassant de Brahim. — Composition de Y. Pranshnikoff, d'après le texte.

quand une main étreignit nerveusement ma jambe; une voix étranglée par la terreur me conjura de n'en rien faire; je me sentais tout étourdi, tout ébranlé. Notre anxiété avait été terrible, courte aussi, par bonheur; il s'écoula à peine deux minutes entre mon premier coup de feu et le retour de l'éléphant.

L'animal blessé disparut dans le lit desséché d'un torrent.

Mes gens s'étaient lancés avec ardeur à sa poursuite. J'avais les pieds endoloris; je marchais difficilement; je fus bientôt distancé et finis par perdre de vue le gibier et les chasseurs. Le soleil se coucha; j'étais à plus de seize kilomètres du camp, sans armes, dans

un district hanté par les lions. L'obscurité se faisait de plus en plus épaisse; je me sentais tout étrange, un peu troublé même, quand un coup de feu retentit dans les brousses lointaines. Bientôt, à ma très grande joie, je vis deux formes humaines se dessiner dans les ténèbres. Brahim et Bédoué avaient tiré presque à bout portant sur l'animal, mais la nuit vint les forcer à abandonner la partie. Nous arrivâmes au camp moulu, éreintés, mais heureux de nous y retrouver sains et saufs.

Le lendemain nous reprenions la piste de la veille. Presque aussitôt un de nos hommes accourt, hors d'haleine : il a vu des éléphants. Mon ardeur se ré-

veille, et, m'équipant à la hâte, je m'élançais vers l'endroit désigné. Ils étaient trois : le mâle, la femelle, un petit. Malheureusement mes hommes se firent voir trop tôt, et les nobles animaux, après avoir fait mine de nous charger, s'enfoncèrent dans un épais hallier où ils disparurent bientôt. Nous réussissons cependant à en suivre la piste; une demi-heure après, nous les avions presque rejoints dans la brousse, où nous avançons avec des précautions infinies.

En tournant autour d'un fourré, j'en vis un à trois mètres; je fis feu et me glissai prestement sous un buisson; d'abord les oreilles étendues, l'animal court droit sur moi; j'allais lui expédier le contenu de l'autre canon, quand, apercevant mes vaillants camarades qui s'enfuyaient à toutes jambes, il parut, lui aussi, contracter la même panique et, pirouettant sur lui-même, rentra sous le hallier. Je m'élançai pour le suivre, croyant, d'après le bruit de branches écrasées, qu'il continuait de l'avant. Quelle fut mon épouvante quand, sortant à grand'peine d'un épais buisson, je me trouvai presque sur lui : un seul mouvement de sa queue eût pu me lancer à terre sans connaissance. Ayant retrouvé mon aplomb, je vis l'animal assis, oui, assis sur son séant, dans une posture pleine de dignité; ne m'arrêtant point à contempler cet étrange spectacle, je dépêchai une balle dans la colonne vertébrale de l'éléphant, qui, solennel jusqu'au bout, s'affaissa peu à peu, ses pieds de devant repliés. Puis, fier comme Nemrod, je me redressai pour me mettre aussi en scène dans ce tableau grandiose. Le premier projectile aurait suffi; l'animal tomba à moins de dix mètres de l'endroit où il l'avait reçu. Les défenses, quoique de petite taille, étaient admirablement belles et pesaient ensemble une quinzaine de kilogrammes.

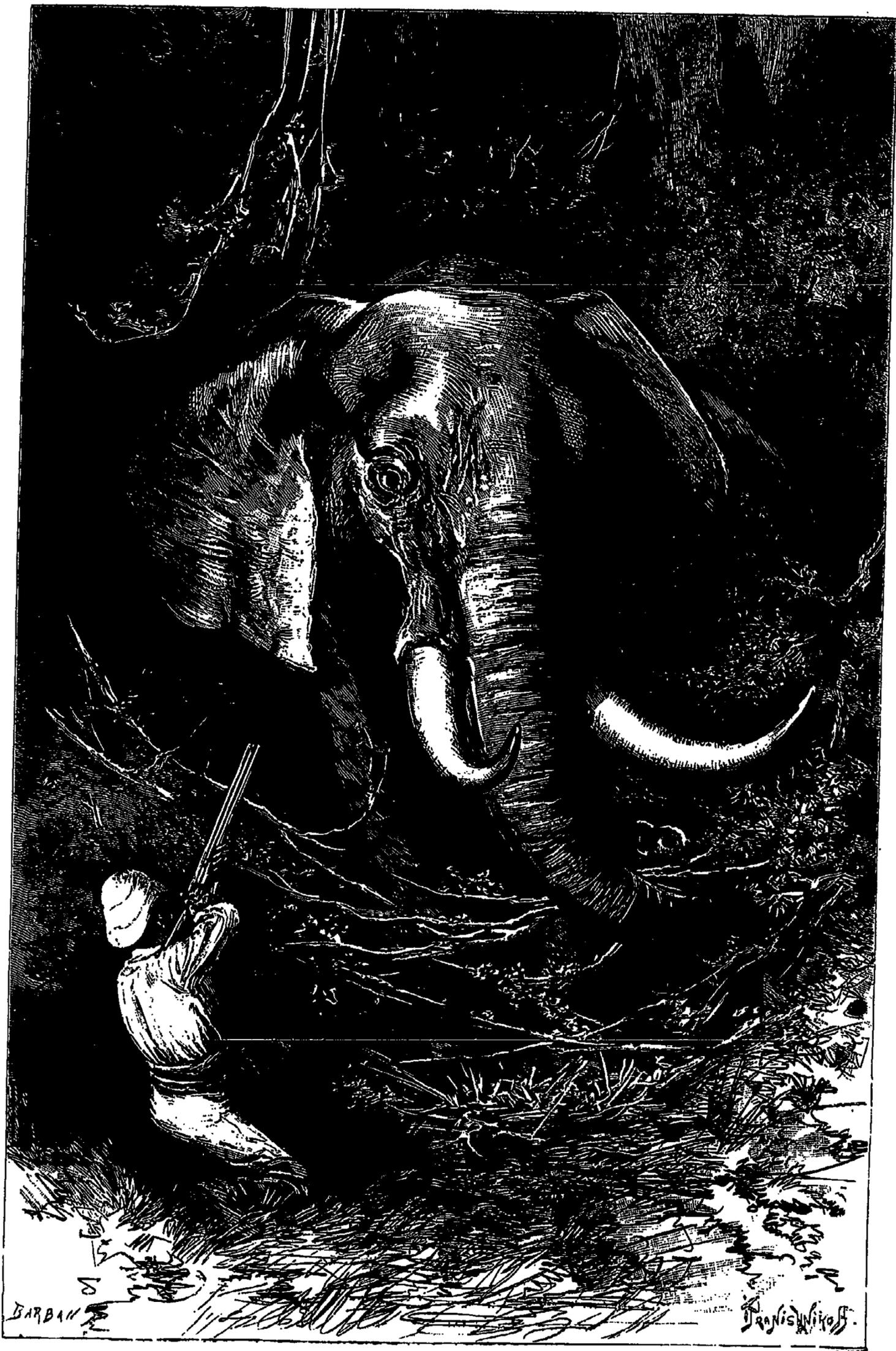
Le lendemain nous nous mettons derechef en quête. Nous entrons sous la feuillée et marchons en silence; un bruit d'éléphants attire notre attention. J'aperçois bientôt un de ces colosses; je tire à moins de dix mètres : l'éléphant, quoique touché, décampe aussitôt, et moi, surexcité, oubliant tout le reste, je m'élançais à sa poursuite. Bientôt je le rejoins; sa blessure saignait abondamment; un second projectile l'atteint dans le flanc opposé. Mais, à l'instant même où je tirais, j'entends à ma gauche, et presque à me toucher, un écrasement de sous-bois; il semble qu'on me verse un seau d'eau froide dans le dos; vivement je me retourne : la tête d'un éléphant sort du hallier; le colosse entre dans ma petite clairière, je tombe prestement derrière un méchant broussis, me disant que, pour peu que l'animal ait l'humeur querelleuse, j'en ai tout au plus pour cinq minutes de vie. J'étais seulement abrité par un squelette de buisson, contemplant de bas en haut l'énorme bête, dont la tête me surplombait presque. A droite s'enfuyait un autre éléphant; quatre ou cinq brisaient les branches derrière moi; à gauche, je ne sais combien. De fait, je me trouvais au beau milieu d'un troupeau; tous, il est vrai, tirant au large, sauf celui-ci, qui regardait à la

ronde d'un air stupide, comme pour demander ce que signifiait tout ce tapage. Il ne me voyait pas : j'étais trop immédiatement au-dessous. Mais je tenais mon fusil braqué, visant une des dépressions du front, et, s'il avait fait un pas de plus, mon projectile se logeait dans quelque coin de son crâne. J'étais courbé en avant, immobile comme une statue; pas un de mes muscles ne bougeait; dans une anxiété indicible, j'attendais l'occasion d'agir : brusquement l'éléphant se tourne; ma balle lui traverse le cœur. Il beugla, il hurla plutôt un long cri d'agonie et disparut dans le fourré. Quelques instants après accouraient mes compagnons, qui, inutile de le dire, m'avaient planté là au moment du danger. J'en pris un ou deux avec moi, et me remis à suivre la trace de la première de mes victimes. Ce ne fut pas difficile : le sang jaillissant des deux côtés avait aspergé les buissons d'une rosée vermeille. Peu à peu les taches se montrèrent plus espacées et moins visibles; les halliers se faisaient plus épais; il devenait impossible de suivre la piste, et je dus me contenter de retrouver le cadavre du premier éléphant, tombé à moins de cinquante mètres du lieu où je l'avais tiré.

Le soleil descendait sur l'horizon; le camp était fort loin et je dus battre en retraite, après avoir extrait les défenses, de même taille à peu près que celles de la journée précédente. Le lendemain nous nous acheminâmes droit vers la région forestière supérieure : à peine en route, nous signalons une femelle de rhinocéros accompagnée de son petit : m'approchant à quarante mètres, je fais feu de ma carabine express et la touche à l'épaule, un peu trop haut pourtant. Avant qu'elle ait pu recouvrer ses esprits, je l'atteins une seconde fois, au cou; une troisième fois, au côté; elle revient à elle, et, apercevant son nourrisson, semble croire qu'il est la cause de son mal; stupidement elle se rue sur lui : le pauvre innocent, éperdu de surprise et d'anxiété, présente un spectacle aussi piteux que comique. Sans doute la mère finit par comprendre l'absurdité de son idée, car elle renonça à faire voyager sa progéniture dans les airs, et s'enfuit précipitamment. Je courais après elle, quand un bruit vint m'électriser : je croyais entendre le clairon d'un éléphant, et, laissant le rhinocéros à mes hommes, je m'élançais à la poursuite de plus noble gibier : c'était un buffle, dont je me gardai bien de troubler le repos.

Cette existence de fatigues et d'émotions perpétuelles avait mis mes hommes sur les dents; je finis moi-même par m'en ressentir. Bref, je me décidai à retourner à Ndjemps, abandonnant, non sans regret, une partie de chasse qui, en une quinzaine de jours, aurait pu me procurer pour vingt-cinq mille francs d'ivoire.

Le lendemain, par une route très difficile, nous arrivions au lac; de loin je vis un lion, et tuai une antilope, d'espèce nouvelle pour moi, peut-être pour la science. Ce jour-là, avant de gagner le bivouac, je m'escrimais péniblement au milieu des pierres et



Contemplant de bas en haut l'énorme bête. — Dessin de Y. Pranshnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

au travers des épines, sans armes, mon porteur de fusil était assez loin en arrière; soudain mes yeux s'arrêtent sur un spectacle bien fait pour me glacer le sang dans les veines; je prends une attitude qui m'eût valu des tonnerres d'applaudissements sur les planches d'un théâtre d'outre-mer. Un lion superbe était couché à une cinquantaine de mètres au plus, s'abandonnant aux douceurs de la sieste. Je regarde autour de moi; mes hommes sont à peine en vue! Il me faut ma carabine pourtant, et, m'allongeant dans les herbes, je commence à me couler en arrière, gardant toujours mon œil sur la royale bête; lentement, pas à pas, je finis par rejoindre mes gens, qui, d'après mes gestes et mon exaltation, devaient me croire insensé. Je me saisis d'un snider; en proie à la fièvre des « glorieuses attentes », je me vois déjà racontant la mort du lion à une assistance palpitant d'émoi; je lui exhibe la robe du roi des animaux.... Revenu à mon premier point d'observation, je constate avec bonheur que Sa Majesté sommeille encore, et je me glisse vers lui avec tout le stoïcisme d'un fakir indien. Les épines avaient beau pénétrer dans ma chair, ma peau être enlevée des mains et des genoux, rien ne m'arrachait une plainte, rien ne détournait mes regards de ma future conquête. Pouce par pouce je m'en approchais; mon espoir, ma surexcitation grandissaient à chaque seconde: l'émotion me serrait à la gorge. La distance n'était plus que de trente, de vingt mètres; l'animal ne bougeait pas. Voici le moment! Je tirai. — Un terrible tapage — du fusil, pas du lion. Il me souvient qu'en même temps mon genou reculait vivement, au contact d'une grosse épine. Je m'attendais à voir ma victime bondir dans les airs avec un effroyable rugissement d'agonie: il ne remua pas. « Je l'ai tué raide! pensai-je, mais assurons-nous-en! » et je tire de nouveau. — « Rien! il est bien mort! Hourra! un lion! » Je me relève, je le crie à mes hommes; ils accourent, remplissant les airs de leurs acclamations, tandis que je m'avançais vers ma proie. A peine avais-je franchi quelques mètres, que je recevais en plein une terrible douche... mentale. Ah! dieux! quel âne stupide!! Oui, le lion était mort et bien mort! J'avais fait feu sur une roche!! Je ne m'arrêtai point à expliquer l'affaire à mes suivants étonnés, et m'esquivai prestement: une petite plaisanterie, leur dis-je plus tard, pour les distraire des ennuis de la marche.

Lorsque je fus de retour au camp, j'appris que la famine sévissait à Ndjemps! impossible de s'y procurer des vivres. Attendre plus longtemps, c'était consumer nos provisions en pure perte, et compromettre notre retraite. Je décidai de partir le 17 février. Les nouvelles contradictoires que l'on avait de Jumba me rendaient fort perplexe. Son guide était revenu, disant que toute la caravane avait été massacrée dans l'El-goumi et que seul il avait pu échapper au désastre. Le lendemain, un autre indigène qui revenait du pays des Souk nous assura qu'il n'en était rien. Sur la foi des premières nouvelles, j'avais offert aux trafiquants

laissés par Jumba à Ndjemps, de les rapatrier avec moi, malgré l'excessive exigüité de mes provisions. Mais, je le dis à leur très grand honneur, ils se montrèrent résolus à ne pas abandonner leur patron, ni forfaire à la confiance qu'il leur avait témoignée. Ils attendraient, au risque de mourir de faim.

Le 22 février je quittais ma petite hutte à l'ombre du sycamore du Guaso Tiguirish, et nous vîmes camper à Ndjemps du Guaso-na-Nyouki. Le 24 nous reprîmes notre marche vers le lac Naïvacha, le long d'une lagune qu'alimentent deux ruisseaux et nombre de sources à la température de trente-deux degrés. On remonta ensuite la vallée du Ngaré Rongei (rivière étroite), charmant cours d'eau, formé, lui aussi, par une foule de fontaines chaudes que l'on voit sourdre en bouillonnant le long d'une ligne de fracture. On établit le bivouac près d'une lagune formée par les sources supérieures du Guaso Rongei, et nous dûmes nous contenter de boire de l'eau chaude.

Depuis quelques jours, certains symptômes dysentériques, causés, sans nul doute, par mon mauvais régime des deux derniers mois, commençaient à m'inquiéter. A notre départ du Ngaré Rongei, j'étais si faible que je me vis forcé d'enfourcher une bourrique. Après une étape de huit heures, sans eau, je me trouvais fort mal et ne pus ni manger ni dormir. La journée suivante, mes souffrances augmentèrent, et cependant, sous peine de mourir de faim, j'étais obligé, ayant à peine la force de soulever ma carabine, de poursuivre encore le gibier, pour alimenter ma troupe.

Le 27 j'étais hors d'état de marcher; mais il fallait aller de l'avant. Nous arrivâmes à un kraal où des El-Moran de fort haute mine habitaient avec leurs ditto; cette fois ils se montrèrent bons princes. La nature de mon mal ne faisait plus de doute; j'avais une dysenterie de la pire espèce, et pas le moindre remède pour la combattre: rien que du thé; tout avait disparu, jusqu'au sel de cuisine.

Nous n'atteignîmes notre campement au nord du lac El-Meteita qu'après une terrible course sous un soleil torride. On devait me soutenir sur mon âne.

L'étape suivante nous conduisit à Kékoupé. Plus mort que vif, élançonné sur l'âne plutôt comme un cadavre que comme un être vivant, on m'emporta de Kékoupé. Je n'avais plus qu'une idée fixe: « Arrivons à Naïvacha, le lait me guérira », et malgré mes souffrances, malgré l'ardeur du soleil, je pressais la marche des hommes. Un d'entre eux mourut de la dysenterie; on n'avait pu le cacher aux Massaï, et il fallut, en conséquence, abandonner son cadavre aux hyènes.

Le 4 mars nous regagnions notre ancien campement à Mesguina, au nord du Naïvacha; là je me laissai entièrement aller: je ne pouvais plus me tenir ni debout, ni assis; mon estomac ne pouvait plus même supporter le lait. Je redoutais une perforation du côlon, qui eût amené un prochain dénouement; mais le repos fit merveille. Du reste je ne perdis jamais espoir; je

ne me permis pas un instant de penser que mon corps pût servir de pâture aux bêtes sauvages. Depuis sept jours je n'avais eu pour m'alimenter que quelques tasses de potage maigre; car, par suite de l'épizootie, on ne pouvait acheter de bétail sain, à quelque prix que ce fût. Me trouvant un peu moins mal après deux jours de complet repos, je décidai que nous nous rendrions à Mianzi-ni, la bamboulaie du plateau, pour entrer en communication avec les Oua-Kikouyou, et essayer de nous procurer des vivres; on me hissa dans un hamac amarré à une perche. Le soir, un autre de mes gens mourut de la dysenterie et, comme le pre-

mier, dut être jeté aux hyènes. Martin, qui redoutait pour moi le même sort, ne me l'apprit que bien des jours après. Le pauvre garçon était désespéré.

Mianzi-ni est à une altitude de deux mille sept cent cinquante mètres; nous nous trouvions dans des quartiers aussi misérables que possible. Le froid était excessif; l'humidité, le vent, la pluie, la grêle y faisaient rage. J'y souffris, en conséquence, d'une rechute des plus graves. Voici ce que je trouve dans mon carnet, à la date du 12 mars: « Trois journées des plus critiques, où je chancelai sur les bords de la tombe; j'ai réussi à faire un saut en arrière et à narguer la



Massaï tuant un porteur (voy. p. 368). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

camarde; l'appétit revient, et, après une quinzaine de famine, je vais pouvoir manger. » Suit un « blanc » de six semaines qui tient lieu de tout commentaire.

Le 13 on m'avait transporté de ma tente dans une hutte faite de chènevottes d'herbe. Immédiatement après, un terrible orage de tonnerre et de grêle se déclina sur le Mianzi-ni. Pendant des heures entières, de gros boulets de glace mitraillèrent le sol au milieu des roulements de la foudre et du jaillissement des éclairs. Le pays était blanc de grêlons, du moins dans les lieux découverts. On eût dit un paysage d'hiver en Angleterre. Pour mon compte, je fus trempé de part en part.

Le résultat en fut encore une rechute, et dans les plus misérables conditions. Six semaines durant, comme je l'ai dit plus haut, je restai gisant aux portes de la mort: jamais je n'eus plus de quinze minutes de sommeil de suite. Ma case — de simples paquets de graminées — était sans fenêtres, et le froid obligeait à en tenir la porte fermée. Impossible d'allumer du feu; nous n'avions point de suif pour fabriquer des chandelles; Martin, pauvre garçon! était trop inquiet de mon sort pour être un camarade agréable; moi-même, je n'avais pas la force de parler, et plus d'une fois je crus toucher à mes derniers moments. Pendant les longues et lugubres nuits d'insomnie, où le vent gé-

missait à travers la bamboulaie, comme je remerciais Dieu quand le coq (nous en avions apporté un du Kavirondo), quand le coq, dis-je, jetait aux échos sa première fanfare ! Alors je reprenais patience, et je prêtais l'oreille pour entendre les gazouillis des oiseaux s'éveillant les uns après les autres, jusqu'à ce que, par les interstices du paillis, on pût voir filtrer de faibles faisceaux de lumière : une autre et triste journée avait commencé ! Songoro apparaissait avec le potage ; un peu plus tard, Martin et ses questions anxieuses. Je devins affreux à contempler : mes yeux s'enfonçaient au plus profond de leurs orbites ; un sac de peau tiré sur un squelette et renfermant les organes indispensables à la vie pourrait seul représenter mon individu. Mais laissons là ces tristes souvenirs.

Les Massaï du pays environnant étaient exaspérés par la persistance de l'épizootie qui décimait leurs troupeaux, et de la sécheresse qui, rendant les plaines inhabitables, les retenait malgré le froid dans le haut pays. La moindre contrariété les mettait hors d'eux. Un jour, un de mes porteurs ayant déclaré qu'il n'avait plus une enfilade de perles à offrir en présent, un guerrier lui démontra qu'un être réduit à une si misérable condition n'avait plus aucun droit à l'existence, en l'embrochant sur sa terrible lance d'abord, et en lui ouvrant le crâne ensuite. Ceci se passait aux portes mêmes du camp, et, pour mettre le comble à la mesure, nous dûmes payer une indemnité aux Massaï, en compensation du sang qui avait souillé leur territoire.

Vers la fin d'avril, à notre très joyeuse surprise, Jumba Kimameta et les siens nous rejoignirent sains et saufs, chargés de l'ivoire qu'ils rapportaient de régions où jamais n'avaient pénétré les caravanes de la côte. Nous fîmes route ensemble, moi plus mort que vif, jusqu'à Ngongo-a-Bagas, où nous trouvâmes une caravane montant de la côte, qui nous ravitailla. Ce fut là que je me séparai de Jumba, qui retournait à Pangani ; c'est certainement un des meilleurs camarades que j'aie rencontrés.

Je me repris à la vie en traversant le district montagneux d'Oulou, fertile, bien cultivé et très peuplé.

Puis nous franchîmes à marches forcées les solitudes affreuses du désert qui s'étend vers le Kikoumbouliou. Nos marchandises étaient épuisées ; mais les hommes, réduits à demi-ration, ne murmuraient pas ; nul reproche ne sortait de leurs lèvres ; bravement ils arpentaient le sol depuis la fraîcheur de l'aube jusqu'à la rosée du soir, la gorge contractée par la soif, la faim leur tordant les entrailles ; mais ils voyaient les dollars d'argent reluire au bout de la course, et courbaient avec bonheur leurs épaules sous le poids de celui qui représentait leurs espérances. Mon vœu se trouvait accompli : je les avais ramassés à Zanzibar l'écume de la basse pègre, je les ramenais hommes, délivrés de leurs plaies physiques et morales, les qualités ayant décidément pris le dessus. Ils se raillaient de leurs souffrances, et faisaient des mots sur leurs ventres vides.

Nous retrouvons le Nyika et ses inévitables horreurs ; on traverse le Kikoumbouliou, décimé par la famine, puis la rivière Tzavo pour rentrer dans le Teita. Nos vivres étaient tout à fait épuisés. Le 21 mai nous étions à Ndara ; partout on bramait la faim ; mes hommes ne purent y glaner que des cannes à sucre, nourriture plus agréable que reconfortante.



Mianzi-ni vue du sud (voy. p. 367). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Trois jours après, nous épouvantions les habitants de Rabaï par les volées de coups de fusil dont nous les saluâmes. Mais ils furent bientôt rassurés en m'apercevant à la tête de ma petite troupe : c'était la première fois que je marchais depuis tantôt trois mois.

De Zanzibar, où je n'ai pas besoin de dire que mes amis me firent fête, je me rendis à Bombay sur un des navires du sultan, qui m'avait fait offrir d'y prendre passage, et de là je regagnai l'Écosse, *via* Brindisi.

Je terminerai par un mot à la louange de James Martin. Intelligent, empressé, toujours gai, rempli de tact, je n'en saurais avoir trop d'estime. Le fait seul que, du commencement à la fin, nous avons vécu en constante harmonie et sans la moindre querelle, en dit plus que des volumes.

Traduit et condensé par Frédéric BERNARD.